



Du 30 mars au 8 avril 2010

# SOUDAIN L'ÉTÉ DERNIER

De Tennessee Williams

Texte français de Jean-Michel Déprats et Marie-Claire Pasquier

Mise en scène René Loyon

GRANDE SALLE

Dossier pédagogique

# SOUDAIN L'ETE DERNIER

De Tennessee Williams

Texte français de Jean-Michel Déprats et Marie-Claire Pasquier

Mise en scène René Loyon

Avec

*Agathe Alexis* – Madame Venable  
*Blandine Baudrillart* – Sœur Felicity  
*Clément Bresson* – George Holly  
*Laurence Campet* – Mademoiselle Foxhill  
*Marie Delmarès* – Catherine Holly  
*Martine Laisné* – Madame Holly  
*Igor Mendjisky* – Docteur Sugar

*Dramaturgie* – Laurence Campet

*Décor* – Nicolas Sire

*Costumes* – Nathalie Martella

Assistée d'Agathe Meinnemare

*Lumières* – Laurence Castaingt

*Musique originale* – Daniel Diaz

*Direction musicale* – Françoise Marchesseau

*Régie générale* – François Sinapi

Durée : 1h40

Coproduction :

Compagnie RL, conventionnée par la DRAC Île-de-France et la Région Île-de-France

Les Célestins, Théâtre de Lyon

Compagnie Agathe Alexis.

Coréalisation avec le Théâtre de la Tempête, Paris.

Avec la participation artistique du Jeune Théâtre National et l'aide à la création de l'ADAMI.

*Suddenly, last summer* is presented through special arrangement with the University of the South, Sewanee, Tennessee.

L'auteur est représenté dans les pays de langue française par L'Agence MCR, Marie-Cécile Renauld, Paris, en accord avec CASAROTTO RAMSAY, London.

Contact :

*Marie-Françoise Palluy*

04 72 77 48 35

[marie-francoise.palluy@celestins-lyon.org](mailto:marie-francoise.palluy@celestins-lyon.org)

## SOMMAIRE

<i>Soudain l'été dernier</i> .....	4
<i>Entre rêve et réalité</i> .....	6
<i>Tennessee Williams</i> .....	7
<i>Le théâtre comme expérience collective</i> .....	8
<i>Une redéfinition du théâtre de la cruauté</i> .....	9
<i>Les échos de la presse</i> .....	11

## SOUDAIN L'ÉTÉ DERNIER

Que s'est-il passé à Cabeza de Lobo, pittoresque cité « balnéaire » d'un pays imaginaire du tiers-monde ? Sébastien Venable, héritier d'une riche famille de la Nouvelle-Orléans, y meurt dans des conditions mystérieuses. Le seul témoin de l'événement, sa cousine Catherine, qui l'accompagnait dans son voyage, en fait un récit si effroyable et si peu vraisemblable qu'elle est déclarée folle *ipso facto*, et internée en hôpital psychiatrique. Mais, malgré le traitement qu'elle subit et les pressions de sa famille pour la ramener à la raison, elle s'obstine dans sa version des faits. Une obstination si insupportable à Madame Venable, mère de Sébastien, qu'elle décide de faire appel, sous couvert de l'aide financière qu'elle pourrait lui apporter dans ses recherches, à un jeune psychiatre, spécialiste d'une nouvelle pratique prometteuse en ces années 30 : la lobotomie...

Ainsi commence *Soudain l'été dernier*. Sud profond, ambiance tropicale suffocante, famille patricienne toute-puissante, violence d'une société marquée par l'injustice sociale, le racisme, l'homophobie. Nous sommes dans le monde de Tennessee Williams, un écrivain singulier, et à bien des égards méconnu, qu'il importe aujourd'hui de faire entendre au-delà des clichés du naturalisme à l'américaine et du code de jeu psychologique abusivement accolés à son œuvre.

*Soudain l'été dernier* ramasse, exemplairement – loin de toute rhétorique simpliste mais dans une compréhension profonde de leurs enjeux psychiques – les thèmes du racisme et du rapport à l'autre. La peur de « l'homme de couleur » s'y exprime dans une étrange ambivalence où s'emmêlent désir et répulsion sur fond de fantasme anthropophagique ; l'arrogance et la culpabilité du blanc riche et dominateur s'y heurtent à la réalité d'un tiers-monde inquiétant, en proie à une pauvreté grandissante (comment ne pas penser aux images du désastre provoqué par le cyclone Katrina, ou aux émeutes de la faim à Haïti et en Afrique, ou encore au déchaînement fantasmatique qui a accompagné les « émeutes » de novembre 2005 dans nos banlieues parisiennes).

Dans sa dimension à la fois réaliste et onirique, *Soudain l'été dernier* est une pièce sur la peur : la peur de l'étranger, la peur de l'homosexuel, la peur du fou, la peur de l'inconnu... A ce titre, elle est évidemment d'une irrécusable actualité.

Cette actualité, nous la ferons d'autant mieux entendre que nous travaillerons sur une traduction nouvelle, celle commandée à Jean-Michel Déprats et Marie-Claire Pasquier (à paraître dans le volume de la Pléiade consacré à Tennessee Williams) qui tranche radicalement avec la couleur par trop désuète de la traduction des années 50, la seule à ce jour publiée.

René Loyon



© Laurencine Lot

## ENTRE REVE ET REALITE

Tennessee Williams situe l'action de *Soudain l'Été dernier* dans une grande propriété d'un quartier de la Nouvelle-Orléans. Il écrit dans sa didascalie d'introduction :

« La maison, de style gothique victorien, se fond avec le jardin – un jardin fantastique, sorte de jungle ou de forêt tropicale, évocateur de l'âge préhistorique des fougères arborescentes, d'un temps où chez les bêtes s'opérait la transformation des nageoires en pattes, des carapaces d'écailles en peau. Les couleurs de ce jardin-jungle sont violentes, d'autant plus qu'elles brillent après la pluie, dans la vapeur que fait monter la grande chaleur. Certains arbres portent d'énormes fleurs, semblables à des organes arrachés à un corps et encore luisants de sang frais. On entend des cris rauques, des sifflements stridents, des bruits de chocs, comme si le jardin était peuplé de bêtes, de serpents et d'oiseaux d'une extrême férocité. »

Tout le travail de mise en scène va consister à trouver les bonnes solutions pour rendre compte, avec justesse et poésie, de ce décor qui s'inspire d'une certaine réalité, la maison patricienne d'une riche famille de la Nouvelle-Orléans, mais qui, par une extension métaphorique singulière, vise au « jardin fantastique ».

Une vidéo, projetée sur un immense écran qui occupera le fond de scène, nous aidera à figurer l'étrangeté onirique de ce jardin des origines.

La bande-son, constituée de musiques de percussions et de bruitages empruntés à l'ambiance d'une forêt vierge, jouera un grand rôle dans la création de cet univers composite.

De même que les lumières, dans des « clairs obscurs » fortement contrastés, souligneront la distance prise avec le réalisme.

Quant au jeu, s'il doit s'appuyer sur un travail d'incarnation « tchékhovien », pourrait-on dire, puisqu'en la matière, Tchekhov reste le grand inspirateur de Tennessee Williams ; il doit aussi prendre en compte l'étrangeté fondamentale de cette histoire où s'entremêlent de multiples thèmes autour des rapports de domination.

Le récit de la mort de Sébastien, qui constitue le point nodal de l'intrigue, est dit par Catherine sous l'influence d'un « sérum de vérité » injecté par le jeune docteur, ce qui confère à sa parole une couleur singulière, celle du rêve et de l'exploration de l'inconscient.

C'est sur ce fragile chemin de crêtes, entre rêve et réalité, que nous essaierons de nous tenir.

René Loyon

# TENNESSEE WILLIAMS

Avec Miller, c'est l'une des deux grandes figures du théâtre américain après O'Neill. Comme Miller, Williams a vu sa notoriété atteindre un large public grâce aux très beaux films qui ont été réalisés à partir de son œuvre, tout au long de sa carrière – par Kazan ou par d'autres. Mais, alors que Miller est un New-Yorkais, Williams est un homme du Sud, un homme de la nostalgie, de la décadence, pourrait-on dire. Une décadence qu'il n'observe pas sans fascination, et dont il sait rendre la magie ambiguë. Ce qui capte son attention, c'est ce moment fugitif de bonheur ou de beauté qu'on ne saurait retenir, c'est ce qui va bientôt inexorablement se casser, se ternir, se corrompre. C'est ce qui est au bord de la cassure (la fragilité d'une ménagerie de verre en miniature est l'une de ces images qu'il sait rendre inoubliables), c'est la jeunesse (le « doux oiseau de jeunesse ») qui ne saurait tarder à perdre son velouté, c'est l'équilibre toujours précaire dans les rapports humains qui, un jour ou l'autre, bascule dans la folie. Et la Blanche DuBois du *Tramway* est tout cela à la fois, le Sud qui ne se console pas de sa grandeur perdue, de sa pureté de glace derrière les grandes colonnes fraîches des plantations, qui doit se compromettre irrémédiablement, mentir toujours davantage pour maintenir une façade toujours plus ébréchée, et sombrer soudain dans le vertige des contradictions démasquées.

## Une Vie d'errance

Le vrai nom de Tennessee Williams c'est Thomas Lanier Williams, et c'est lui qui a choisi pour prénom ou pseudonyme le nom de cet état où ses ancêtres furent pionniers. Son enfance, entourée de femmes, l'a marqué : crainte d'un père autoritaire, heureusement souvent absent : amour pour sa sœur Rose (le modèle de Laura dans *la Ménagerie de Verre*) qui finira schizophrène, et dont Tennessee dira : « Les pétales de son esprit sont repliés par la peur ». Ce sera un adulte instable, tourmenté, tenté par l'alcool, hanté par la peur des femmes. Les jeunes hommes qui depuis longtemps l'attirent ne le rendront pas heureux. La sexualité est pour lui associée à la culpabilité et il passera beaucoup de temps à errer « du divan du psychanalyste aux plages des Caraïbes ». Il commencera par écrire des nouvelles et des poèmes. En 1936, à 25 ans, il découvre professionnellement le théâtre en s'associant avec la troupe des Mummies de Saint Louis. Une autre étape importante sera la rencontre avec Kazan. Il y aura d'emblée affinité de sensibilité entre les deux hommes, et Kazan aura eu, le premier, le mérite de savoir respecter le secret des personnages de Williams, tout en les faisant connaître au grand public.

## Un vocabulaire d'images

Williams l'écrivain est hanté par la fuite du temps, et écrire pour le théâtre est pour lui un moyen de suspendre l'instant, de le retenir dans une forme, comme la mélodie retient la musique. « Le temps, dit-il, cet ennemi au cœur de chacun de nous. » Et il sait bien que nous serons, en fin de compte, vaincus. D'ici là, il y aura eu « les passions et les images de que chacun de nous tisse entre naissance et mort ». Le mot « images » est ici important : comme nos rêves, tout notre effort peut communiquer avec autrui s'appuie – dans la vie comme au théâtre – sur des images. Nous avons à notre disposition tout un vocabulaire d'images. Et le poète – ou l'auteur dramatique – est celui qui sait les mettre au jour, les faire servir à exprimer la tension, l'émotion. C'est pourquoi le symbole est, au théâtre, la façon la plus efficace, la plus économique – et la plus belle – de dire les choses. La qualité visuelle de son théâtre explique que tant de cinéastes aient voulu porter son œuvre à l'écran.

M.C Pasquier

## LE THEATRE COMME EXPERIENCE COLLECTIVE

Il faut que le théâtre "se trouve contraint de se situer toujours aux confins de la vie individuelle et de la vie dite collective. Tout ce qui ne relie pas l'homme à ses propres fantômes, mais aussi, mais encore, à d'autres hommes, et partant, à leurs fantômes et cela dans une époque donnée et elle, non fantomatique, n'a pas le moindre intérêt ni philosophique, ni artistique." (Arthur Adamov - Ici et maintenant)

Telle est la citation d'Adamov qu'avec Yannis Kokkos nous avons choisie pour illustrer la direction que nous voulions donner au travail théâtral de notre compagnie nouvellement créée.

Aujourd'hui, d'une certaine façon, le projet n'a pas changé. Il s'agit toujours, à travers des textes classiques ou contemporains, dramatiques ou non, loin de toute opposition stérile, de tenter d'y voir un peu plus clair quant aux rapports contradictoires, complexes que chacun d'entre nous, dans la conscience de son irréductible singularité, entretient nécessairement avec le monde, l'ordre social, les autres... Et peut-être au fond le théâtre, depuis Eschyle en passant par Shakespeare, Molière, Bond, Koltès ou Jon Fosse, n'a t'il d'autres fonctions que de ressasser sans fin ce questionnement : qu'est-ce qu'être humain et comment vivre ensemble ?

La deuxième conviction qui nous anime et qui donne sens à la vie de la compagnie est qu'il n'y a pas de création théâtrale véritablement novatrice sans la continuité de travail d'une équipe. Bien au-delà d'un point de vue moral ou politique sur les bienfaits de la vie en collectivité, c'est l'idée, vérifiée tous les jours dans la pratique, que l'art du théâtre s'enrichit de la lente élaboration, au fil du temps, d'une sensibilité et d'un style communs au metteur en scène, aux acteurs, à tous les artisans de la vie théâtrale ; peut-être finalement parce que le théâtre est, en tant qu'art collectif, l'expression par excellence des contradictions qui traversent la vie sociale. Pour nous, la permanence d'un travail de groupe (et la nécessité de tenir compte du désir des gens qui le constituent) est donc un objectif prioritaire qui infléchit tous nos choix artistiques, notamment en ce qui concerne le répertoire et les théâtres que nous animons par notre présence. Dans cette perspective, notre implantation dans le quartier de la Goutte d'Or à Paris, où nous disposons d'une salle de travail et d'un bureau, est pour nous un outil des plus précieux.

René Loyon

Acteur dès 1969, René Loyon a joué avec de nombreux metteurs en scène (Jacques Kraemer, Bernard Sobel, Bruno Bayen, Gabriel Garran, Claude Yersin, Antoine Vitez, Gildas Bourdet, Charles Tordjman, Alain Françon entre autres).

De 1969 à 1975, il co-anime avec Jacques Kraemer et Charles Tordjman le Théâtre Populaire de Lorraine.

En 1976, il crée le Théâtre Je/Us avec Yannis Kokkos et met en scène Gide, Feydeau, Hugo, Segalen, Roland Fichet, Pirandello...

De 1991 à 1996, il dirige le Centre Dramatique National de Franche-Comté où il met en scène Bond, Koltès, Molière, Jean Verdun, Botho Strauss, Sophocle...

En 1997, il crée la Compagnie R.L. avec laquelle il met en scène entre autres *Les Femmes Savantes* de Molière, *Le Jeu des rôles* de Pirandello, *Isma* de Nathalie Sarraute, *Yerma* de Federico Garcia Lorca, *La Double Inconstance* de Marivaux, *L'émission de télévision* de Michel Vinaver, *La Fille aux rubans bleus* de Yedwart Ingey et *Le Tartuffe* de Molière, *Rêve d'automne* de Jon Fosse, *Antigone* de Sophocle.



## UNE REDEFINITION DU THEATRE DE LA CRUAUTE

*Soudain l'été dernier* : dès le titre, on a le cœur qui bat. « L'été dernier », c'était hier, la saison des voyages et des amours. Mais dès le premier mot, « soudain », on pressent l'irruption du drame. Ou plutôt, le drame a déjà eu lieu, puisque c'était l'été dernier. Ce que nous aurons, c'est le récit du drame. Comme dans la tragédie, jadis. Dans sa vérité? Oui, mais une vérité que l'on s'efforce d'étouffer, et en cela le drame est actuel : nous en voyons tous les jours, de ces journalistes ou écrivains ou cinéastes courageux jetés en prison ou assassinés, sur tous les continents, pour avoir voulu protester, dénoncer, résister, ou tout simplement chanter le désir de liberté. Et l'asile psychiatrique a trop souvent servi, sert encore trop souvent, de prétexte, dans trop de pays, pour parquer, neutraliser, bâillonner ceux ou celles qui dérangent. Dans l'espace de l'enfermement psychiatrique, comme dans l'espace interstellaire, on n'entend pas les cris.

Qui a l'argent a le pouvoir, en particulier le pouvoir de faire taire. Et celui de donner au mensonge l'autorité de la parole écoutée. Cela aussi, c'est une réalité familière. Mais c'est par la voie de la fable que Tennessee Williams nous la conte, la fait vivre sous nos yeux. Car Williams n'est pas un tribun, un déclamateur, c'est un poète. C'est par l'enchantement des images et de la langue qu'il transcende le fait-divers. Il joue sur la blancheur immaculée des costumes ou implacable de la lumière, sur le déroulement d'un phrasé mélodique, sur les métaphores - le jardin d'intérieur aux plantes carnivores, les oiseaux dévoreurs de tortues des Iles Galápagos, Cabeza de Lobo - pour parler des passions sexuelles qui font qu'on dévore et qu'on se laisse dévorer. Littéralement, dit le poète.

L'expression souvent galvaudée "théâtre de la cruauté" vient en mémoire quand on lit, à plus forte raison quand on traduit pour la scène *Soudain l'été dernier*. C'est un lyrisme lancinant, qui, dans le Garden District de la ville du jazz, joue sur les cris rauques de la jungle ou sur la musique frappée sur des boîtes en fer-blanc. Qui joue sur quelques images fortes et contrastées, "rue aveuglante, chauffée à blanc", "horde de petits moineaux noirs déplumés". Qui joue, aussi et surtout, sur une progression lente, au rythme calculé au millimètre, de la découverte de la vérité. Peu de mots, qui reviennent, en litanie. "Vous ferez ce que je vous demande? - Oui, j'essaierai. - Vous raconterez la vraie histoire. - Oui, la vraie histoire. - L'histoire vraie de vraie..."

Prendre tout son temps, écouter dans une sorte de transe la parole qui se libère. Et entendre, dans sa profondeur méditative, une dernière réplique (car, ne l'oublions pas, nous sommes au théâtre) en forme d'interrogation et d'incertitude.

Marie-Claire Pasquier



© Laurecine Lot

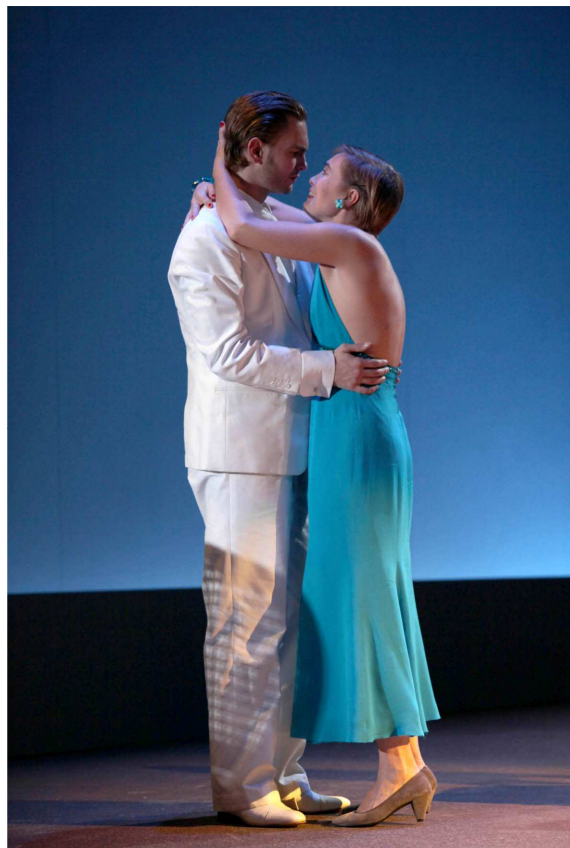
## LES ECHOS DE LA PRESSE



### La vérité du texte

*Soudain l'été dernier* est avant tout un texte magnifique, aux multiples niveaux de lecture et aux nombreuses paraboles. Le metteur en scène l'a très bien compris et laisse respirer la narration d'une fable suffocante. Ainsi, la scène introductive d'une très grande puissance évocatrice et théâtrale, construite comme un plan séquence, installe la tension qui va se développer tout au long du spectacle. L'atmosphère anxiogène et moite du bayou de la Nouvelle-Orléans, cette brume électrique chère à Bertrand Tavernier, est matérialisée par une projection, sur un immense écran, de l'image d'un jardin tropical. Loin d'être accueillant, ce coin de verdure se transforme en refuge de plantes carnivores et d'atrocités psychologiques.

Les comédiens sont pris entre le plaisir d'interpréter un tel monument de la dramaturgie et la volonté de ne pas le trahir. La troupe arrive pourtant à s'approprier cette nouvelle traduction, fidèle retranscription du texte original et témoignage absolu de la singularité de l'auteur. Le film de Mankiewicz réussissait le pari inverse : se démarquer de l'œuvre théâtrale pour finalement mieux s'en rapprocher. Quand Katharine Hepburn brillait de cynisme et de séduction dans la version cinématographique, Agathe Alexis en Madame Venable est remarquable de démençe faussement retenue. À l'écran ou sur scène, chaque mot est à sa place et a sa place dans un soleil blanc et aveuglant de férocité...



© Laurencine Lot

## Quelque chose de Tennessee

Tennessee Williams fut notamment réformé en raison de son dossier psychiatrique, de son homosexualité, de son alcoolisme et de ses troubles cardiaques et nerveux. Son talent lui a alors permis de se servir des affres de son existence pour nourrir son œuvre et d'utiliser ces différents thèmes pour écrire des pièces magnifiques, dont la quintessence est atteinte dans *Soudain l'été dernier*.



© Laurencine Lot

Comme dans *La chatte sur un toit brûlant* il est question d'héritage et d'une belle famille vénale dont le seul intérêt est le profit financier. L'absence du père est également un élément moteur de la psychologie des personnages qui les entraîne inexorablement vers l'alcool, comme la course de ce *Tramway nommé désir* qui conduit les faibles du bas monde vers la folie. Le côté mystique et la chaleur d'une nuit étouffante rappellent *La nuit de l'iguane* dans lequel un vieux poète meurt quand il arrive à achever son dernier poème. La Création divine rejoint le processus artistique du poète qui met neuf mois à enfanter son poème. Sébastien Venable meurt l'été dernier en même temps que son œuvre quand il ne peut plus écrire. Sa dernière marche dans « rue aveuglante, chauffée à blanc » incarne une mise en abyme sublime de la mort intellectuelle du poète devant la page blanche. Le blanc, toujours le blanc. Le travail sur les contrastes et les couleurs est d'ailleurs remarquable, et intelligemment repris sur scène, les faits s'éclaircissant quand l'éclairage se tamise. On apprécie enfin la fin onirique où la vérité finit par sortir, comme la tumeur maligne du cerveau une fois la lobotomie pratiquée – un tel sort qui avait d'ailleurs été réservé à la sœur du dramaturge. Une lente progression vers un finale solaire, caractéristique du style de l'auteur, vient ponctuer à merveille une montée en puissance de l'aliénation par la parole. Si le surnom qu'on lui avait donné à l'université – Tennessee – couvrait l'étendu d'un Etat, son talent a depuis dépassé les frontières, et cette nouvelle traduction nous permet de mieux en appréhender les contours.

Novembre 2009

## Tennessee Williams, retour en force

Longtemps, on n'a plus joué Tennessee Williams. Pourtant, en France, dans les années 50/60, il était l'Américain préféré du théâtre. Cocteau, Sagan le traduisaient. Arletty dès 49, Edwige Feuillère, Silvia Monfort, Jeanne Moreau le jouaient. Les films de Kazan ou Mankiewicz fascinaient.

On louait la complexité psychologique des situations.

Mais justement... c'est peut-être cela, la psychologie, qui a fait que tout d'un coup les esprits forts ont décidé que Tennessee Williams avait vieilli... C'était du pathos. De loin en loin, des artistes libres le montaient, non sans difficulté à cause des droits de représentation limités.

En quelques mois, pourtant, on a vu *Baby Doll* (adaptation Pierre Laville/mise en scène Benoît Lavigne, avec Mélanie Thierry et Xavier Gallais, à l'Atelier), *La Nuit de l'iguane* (mise en scène Georges Lavaudant à la MC93 de Bobigny), on annonce pour février *Un Tramway nommé désir* (mise en scène de Krzysztof Warlikowski avec Isabelle Huppert dans le rôle de Blanche, à l'Odéon en février) et aujourd'hui sont à l'affiche *Soudain l'été dernier* à la Tempête mise en scène de René Loyon, *La Ménagerie de verre* au théâtre de la Commune d'Aubervilliers, mise en scène de Jacques Nichet et au centre Pompidou, *Vieux Carré*, pièce méconnue en France -elle date de la fin des années 70- présentée par Elizabeth LeCompte et The Wooster Group de New York.

Il est passionnant d'observer la manière dont les artistes se saisissent des oeuvres : en référence constante au cinéma, du côté des Américains épris de collectif et de déconstruction narrative, en rompant avec toute tentation « réaliste » en un geste radical du côté de Nichet, en introduisant de légers décalages pour Loyon. Trois manières intelligentes de décoller les intrigues des grilles analytiques que tout spectateur a tendance à glisser, presque « naturellement ».

Sur des modes très différents, Loyon et Nichet, dégagent les pièces de toute référence familiale - ce qui n'interdit pas au spectateur de penser à Tom à sa soeur lobotomisée, à sa mère- ou sociétale pour nous offrir, dans la nudité de la parole et des très sensibles traductions de Jean-Michel Déprats et Marie-Claire Pasquier ou de Déprats seul.

Ici, les comédiens ont une responsabilité très grande : ils défendent des personnages, avec leur épaisseur et leur mystère, mais ils incarnent le verbe d'un poète et le font flamber haut.

Dans *Soudain l'été dernier*, le décor de Nicolas Sire est fermé à jardin par un très grand panneau clair griffé verticalement de traits flous : c'est le parc. Rien ici n'est réaliste pas même le fauteuil de Madame Venable. Il suffit de quelques signes : l'univers ici bruisse d'angoisse, de haine, de frustration, de désarroi. La traduction nouvelle de Jean-Michel Déprats et Marie-Claire Pasquier sonne juste, précise, fidèle et comme toujours est d'une qualité littéraire dont on devine qu'elle rend bien compte de la manière de Tennessee Williams. Ce qui fait que l'on "entend" à la perfection ce qui se passe. La jeune Catherine Holly avait accompagné, à sa demande, son cousin Sébastien Venable en vacances. D'habitude, il faisait ce voyage avec sa mère. Dans une station balnéaire du sud, Cabeza de Lobo, le jeune homme va mourir dans d'épouvantables conditions.

Tellement terribles que personne ne veut croire Catherine et qu'on l'enferme dans une clinique psychiatrique.

Armelle Héliot  
Novembre 2009